



Cette nouvelle a été publiée par
Le Crétin Transnational.

Le Crétin Transnational est un
"journal en ligne" amateur dont
le but est de partager des récits
réels et fictionnels.

www.le-cretin-transnational.ch

Et l'homme créa un homme

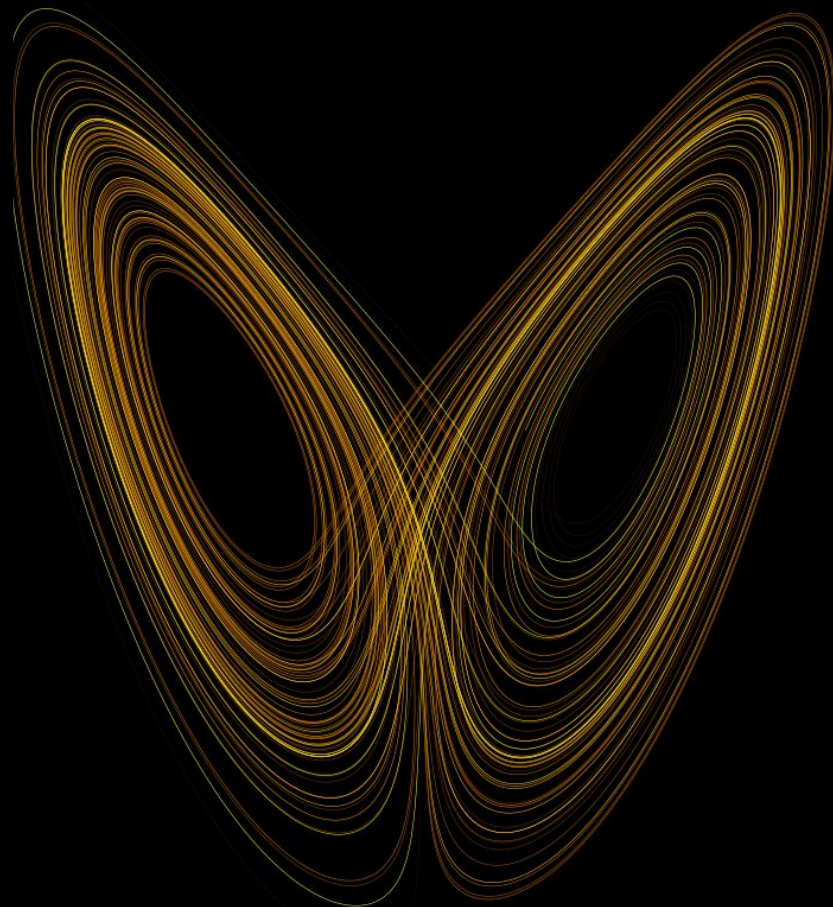
Mathieu Maender

Le fait de devenir est relatif, superflu :
il n'y a pas de devenir –
uniquement la volonté
et la puissance qu'elle apporte.

ISBN 978-1-291-87303-0



9 781291 873030



MATHIEU MAENDER

**ET L'HOMME CRÉA
UN HOMME**



Texte intégral

Copyright 2014 © Mathieu Maender
www.le-cretin-transnational.ch

allumage@le-cretin-transnational.ch

La nouvelle "Et l'homme créa un homme" a fait l'objet d'un dépôt sous contrôle d'huissier. En reproduisant tout ou une partie de cette œuvre sans autorisation, vous vous rendez passible du délit de contrefaçon.

Les images utilisées ainsi que la police d'écriture sont dans le domaine public.



Le fait de devenir est relatif, superflu :
il n'y a pas de devenir –
uniquement la volonté
et la puissance qu'elle apporte.

1

Ainsi, nous voyons que l'une des origines évidentes de désaccord humain réside dans l'utilisation du bruit des mots.

Alfred Korzybski, Science and Sanity, 82.

— Comment est-il ?

— Il est calme aujourd'hui, réceptif à ce qu'on lui dit et décidé à coopérer.

— Bien.

Anésidora était arrivée quelques minutes auparavant à bord d'un *pseudoboat* qui s'était élancé au-dessus de l'Atlantique sud avant de parcourir la moitié de l'Océan Indien. Elle contemplait maintenant la vue imprenable sur la baie du Nouveau Morbihan. Au loin, par-dessus l'Île Longue et l'Île aux Rennes, il était possible de voir Mont Ross jouer avec quelques nuages venus de l'Antarctique. Le temps était au beau-fixe malgré la saison avancée. La jeune surfemme inspira un grand coup, emplissant ses poumons de l'air sec et frais. Il faisait certes plus chaud qu'à Ushuaïa, mais un vent établi balayait les Kerguelen.

Les derniers milles marins parcourus par le *pseudoboat* lui avaient laissé le temps de contempler les falaises à pic et les glaciers des îles, propulsé qu'il était à pleine puissance sur son hydrofoil organique, la grande voile rigide dressée comme un dard vers les vents d'altitude et le cerf-volant déployé à quelques centaines de mètres au-dessus des vagues déferlantes.

Elle fit signe au jeune chercheur qui l'avait accueillie.

Port-aux-Français avait beaucoup changé en comparaison avec les impressions qu'elle avait tirées de *Noun* et qui dataient d'avant la Singularité. Lorsqu'elle avait cherché via le réseau télépathique qui la liait à la surhumanité une quelconque personne capable de la renseigner, elle était tombée sur un historien à l'esprit submergé par l'envie d'espace et de nature sauvage dont la mémoire photographique – qu'il avait mise à sa disposition – contenait des ouvrages sur l'archipel, publiés avant la Singularité.

Le port en eaux profondes ouvrait sur une digue d'acier et de verre qui montait vers le centre de recherche et l'hospice, deux grands bâtiments de trois où quatre étages en pierre recouvertes d'une membrane isolante cachée sous un dense lierre.

Le sentier protégé des caprices de l'océan par le tube en verre prolongeant la digue les mena jusqu'à une entrée aménagée dans la paroi du centre de recherche, dont il n'était possible de déceler l'existence qu'en ayant l'œil averti. Ils se retrouvèrent dans un grand espace chauffé, baigné d'une lumière douce produite par les lucioles hypertrophiées du plafond organique.

Le jeune chercheur lui fit signe et elle s'assit dans un grand fauteuil à suspension, qui s'adapta immédiatement à la forme de son fessier. Il alla lui servir un verre d'eau légèrement sucrée avec une tranche de citron, comprenant le désir précis qu'elle projetait dans *Noun*.

Tous deux avaient eu le loisir de converser mentalement lors de la traversée qu'avait effectuée Anésidora. Ushuaïa n'était pas la porte à côté, et elle avait pris son mal en patience en recherchant dans la conscience commune une quelconque nouveauté au sujet du patient qu'elle était venue voir, sans grand succès. La surhumanité était unanime : Christopher Guegen était le plus éminent des hommes encore en vie. Bien sûr, les connaissances sur ce patient émanaient principalement d'Aaron, qui l'avait côtoyé lors de l'apogée du projet *DNArt Coding Genetics*, mais la mémoire photographique de la jeune surfemme en avait déjà assimilé l'intégralité. Elle s'était donc tourné vers Heimdall, le jeune chercheur qui était son contact dans le centre de recherche des Kerguelen. Il avait d'abord livré avec parcimonie ce qu'il avait appris, puis, quand Anésidora lui avait fait comprendre qu'elle était de la *Génération Zeta*, comme lui, et n'avait par conséquent jamais connu le monde présingulier, il avait ouvert son savoir à travers *Noun*, ce grand réseau qui les liait tous.

Heimdall était grand et son regard était franc. C'était un chercheur appliqué, comme Anésidora avait pu s'en rendre compte. Elle avait tout de suite ressenti pour lui un certain attrait : noiraud et large d'épaules, il avait l'allure d'un aventurier des temps passés. Elle aurait très bien pu

s'imaginer avec lui, parcourant les mers à bord d'un *pseudoboat*, en quête des paradis perdus de l'ère humaine sur les continents délaissés.

Il lui tendit un verre d'eau et elle le remercia d'un sourire.

— Vous êtes ici depuis combien de temps ? demanda-t-elle.

— Trois mois. J'avais envie de changer d'air. Vous savez comment Ushuaïa peut être, parfois...

— Je n'ai pas pu établir le nombre exact de chercheurs présents au centre, enchaîna Anésidora.

— C'est normal. Certains d'entre nous ont explicitement décidé de se distancer de *Noun* de manière à pouvoir pleinement profiter de la nature présente dans l'archipel. Elle aide, semble-t-il, à se raffermir. Par ailleurs c'est ici que l'on a pour la première fois créé un *surandroid*, ce qui rajoute un peu à la légende. Cette île a sa petite histoire. Nous sommes quatorze.

Lisant de l'impatience dans les pensées de la jeune surfemme, il se leva d'un bond et lui fit signe. Tous deux ressortirent du centre pour se diriger vers l'hospice, situé un peu plus loin de la côte.

Le bâtiment était muni à son second étage de larges terrasses et de grandes baies vitrées, encadrées par le même lierre cachant les membranes organiques, dont les fondations, partiellement dénudées, plongeaient dans les profondeurs de la terre telles les racines d'un arbre géant. On apercevait par endroit la pierre et le métal sous la fine couche brune et verte.

Ils entrèrent et passèrent un dédale de couloirs lumineux, jusqu'à un jardin intérieur, tropical et humide. Là, sur un banc, était un vieil homme en train de lire un roman présingulier. Il avait une foisonnante barbe blanche, se mêlant à ses cheveux délavés.

À l'arrivée des deux jeunes gens il releva la tête et, apercevant Anésidora, posa son livre.

— Voilà une agréable surprise, s'écria-t-il. Jamais je n'aurais pensé que *Noun* m'enverrait une psychologue, aussi loin que fût ma retraite.

— Le conseil de *Relife* a en effet jugé bon de vous écarter un peu de la vie mondaine, Christopher, mais pas pour que l'on vous délaisse, répondit Anésidora. Vous avez une valeur inestimable à nos yeux.

Le vieil homme renifla bruyamment. *Vous avez une valeur inestimable à nos yeux*. Voilà bien une chose qu'il entendait depuis des années, depuis qu'il était dépendant de la fondation *Relife* pour fournir des substituts à ses tissus organiques défectueux. Certes, la fondation lui avait permis d'augmenter sa longévité de manière incroyable, mais, au final, il était voué à disparaître. *Vous avez une valeur inestimable à nos yeux*. Une valeur qui disparaîtrait aussitôt qu'il serait mort.

— Savez-vous pourquoi je suis ici ? s'enquit-il.

— Évidemment.

Anésidora projeta à travers *Noun* un sentiment d'apaisement pour Heimdall et lui fit comprendre que le conseil exécutif de *Relife* voulait qu'elle soit seule avec Christopher lors de l'interrogatoire qu'elle devait mener.

Christopher contenait encore aujourd'hui une histoire riche qu'il n'avait pas entièrement transmise aux surhommes. La présence d'une personne tierce dans le dialogue entre psychologue et psychanalysé pouvait nuire à la coopération du vieux scientifique. Le jeune chercheur la regarda et acquiesça. Il avait compris ses raisons.

— Professeur, je vais vous laisser discuter avec Anésidora. Elle sera vos yeux vers le monde extérieur, si vous voulez bien vous ouvrir à elle.

Il sortit sans plus attendre du jardin et ferma consciencieusement la porte de verre qui les y avait conduits.

Christopher soupira :

— Chaque fois que je vous vois vous comprendre ainsi entre vous, je suis pris d'un pincement au cœur. Alfred Korzybski aurait de quoi être fier. S'il avait su qu'un jour sa théorie sur la sémantique serait appliquée directement dans un monde télépathique...

— Vous semblez avoir une bonne compréhension de *Noun*, répondit Anésidora.

— Aaron m'en a longuement fait la description, oui. Je m'étais même porté volontaire par le passé pour être connecté à une excroissance de matière grise correspondant à votre surthalamus. Malheureusement celle-ci me demandait une concentration si grande que je ne pouvais la fournir plus de quelques secondes.

— Vous avez donc pu voyager avec nous ?

La question prit le vieil homme au dépourvu.

— Non... J'ai pu voir les pensées d'Aaron, du moins celles qu'il voulait bien me montrer. Rien de plus. C'était avant la Singularité, bien avant que certains d'entre vous décident de se fondre entièrement dans *Noun* pour transformer leurs mémoires photographiques en des bases de ressources à la disposition du plus grand nombre.

Christopher semblait soudain perdu dans ses songes. Avait-il réellement vécu tout ça ? La révolution de la science, l'avènement des surhommes ? Elle lui semblait si lointaine, maintenant, cette époque pendant laquelle il œuvrait au milieu de myriades d'éprouvettes à la recherche du virus contraceptif qui devait mettre fin à la vie darwinienne. À l'époque, il pensait encore pouvoir vivre éternellement s'il menait à bien ses recherches. Il savait maintenant que ses jours étaient comptés, et se maudissait d'avoir eu un rôle clé dans les événements ayant chamboulé à tout jamais l'ordre naturel.

La voix d'Anésidora le sortit de sa méditation soudaine :

— Vous parliez de la sémantique générale ?

— Oui. Les langues sont construites sur une structure symbolique par le truchement de l'interprétation du cerveau : de ce qui est observé aux impulsions du système nerveux, de ces impulsions aux réactions électro-corticales, aux sentiments, aux sensations, aux pensées, puis, enfin jusqu'au parlé, à l'intelligible, au verbal. Chaque niveau apporte son propre lot de subjectivité. *Noun* a permis d'atteindre ce qui avait donné l'étincelle au savant s'étant penché sur la sémantique générale : mettre de côté le manichéisme induit par les

mots, à la source, selon lui, de la Grande Guerre. Vous pensez en symboles et sentiments plus généraux, plus subtils, vous vous les passez sans parler, vous mettez votre savoir sensoriel et symbolique à disposition de la communauté. Pour vous, le verbal n'a presque plus d'utilité. Pour vous, c'est le royaume du silence.

Anésidora laissa échapper un petit rire dégagé pour mettre Christopher à l'aise. De toute évidence, le vieux chercheur nourrissait une certaine amertume à l'égard de *Noun*.

— Le royaume du silence ? Alors, pourquoi continuons-nous à parler ?

— Pour conserver votre identité propre. *Noun*, c'est l'inverse de l'illusion de Maya des anciens hindouistes : une mer si universelle qu'elle vous fait perdre la notion du moi. Il vous faut discuter pour vous définir en tant que personne.

C'était la raison de la présence de bon nombre savants sur l'île, il le savait. Il ne se rappelait cependant curieusement plus combien ils étaient.

— Pourquoi suis-je ici ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

Christopher fronça les sourcils.

— Vous venez de dire que vous le saviez.

Anésidora esquissa un sourire.

— Je connais les faits, mais pas vos motifs.

— Alors rappelez-moi les faits.

— Non, Christopher, dit Anésidora d'une voix douce. La dernière fois que cette technique a été essayée, elle a échoué. Vous n'avez pas pu vous rappeler des événements.

Christopher entreprit de détailler la jeune surfemme, qui s'était entre temps assise auprès de lui. Elle avait un corps svelte aux formes rondes. Le haut de son visage disparaissait sous une frange rousse qui retombait distraitemment sur la peau blanche de son front, dominant deux yeux d'un bleu azur le fixant sans ciller. Il espéra soudainement avoir une centaine d'années de moins. Comme il aurait aimé rencontrer cette surfemme lorsqu'il était le grand professeur qui avait permis la construction de la première crèche d'insémination artificielle d'ADN synthétique ! Mais il savait que maintenant, dans le monde post-singulier, de telles pensées étaient déplacées. Les sentiments des surhommes n'étaient pas plus semblables aux siens qu'une fusée à un vélo.

— Que suggérez-vous ? finit-il par questionner.

— Que nous recommencions là où tout a commencé.

Le vieil homme écarquilla les yeux, surpris.

— C'est une période dont vous vous souvenez bien, n'est-ce pas ? demanda la jeune surfemme.

Il ne répondit pas. Elle savait aussi bien que lui que c'était le cas. Il leva la tête vers le ciel qui perçait par le toit de verre du jardin, là où le paradis de ses ancêtres aurait dû se situer, s'il avait existé. Après tout, il leur devait bien une explication. Car ce monde du dessus, quel qu'il soit, ne connaîtrait bientôt plus de nouveaux arrivants. La barque de Charon ne traverserait plus le

Styx. La roue karmique ne tournerait plus jamais. La plume de Maât ne pèserait plus les âmes.

— Très bien, voici quelques parcelles de l'histoire telle que je l'ai vécue.

Christopher n'ignorait pas que des millions de surfemmes et de surhommes l'écoutaient au travers de *Noun*.

2

Christopher

N'importe quelle explication philosophique de la Qualité sera à la fois vraie et fausse, précisément parce qu'il s'agit d'une telle explication. Le processus de l'explication philosophique est analytique, et vise à diviser en sujets et prédicats. Ce que je veux dire par le mot « Qualité » ne peut être divisé. Ce n'est pas parce que la Qualité est si mystérieuse, mais au contraire parce qu'elle est si simple, immédiate et directe.

Robert M. Pirsig, Zen and The Art of the Motorcycle Maintenance, 250.

Tous les événements marquants de mon passé tournent autour d'un seul : ma captivité. J'ai vécu quinze ans dans un camp en Alaska, délaissé, sans voir la lumière du jour, en perdant la notion du temps. Dans de telles

circonstances, seule la drogue administrée via la nourriture empêche de devenir fou ou de mettre fin à ses jours. Les choses auxquelles l'on croit le plus semblent s'éroder, comme des roches soumises aux vagues d'un océan millénaire.

La décision que j'avais prise lorsque je dirigeais le projet *Coding Genetics* était une telle pierre. Je m'y attachais, refusais de mettre en doute la foi que j'avais d'avoir pris la bonne option, de montrer au monde ce que nous avons trouvé, et qui allait changer l'intégralité de la vie sur Terre.

Mais plus que tout, c'était vers Élise que se tournaient mes pensées. Vers sa douceur, sa chaleur, son baiser. Je l'imaginait comme moi, dans une de ces cellules sans fenêtre, happée à tout jamais dans les entrailles de la Terre.

Encore aujourd'hui, je me prends à penser à elle, dans cette cellule dont j'ignore tout. Peut-être a-t-elle eu la force de résister à la drogue ? Peut-être a-t-elle mis fin à ses jours ? C'est un secret que le monde présingulier gardera à tout jamais.

Je me rappelle très bien du jour de ma libération, lorsqu'Aaron a fini par me retrouver. Il m'avait fait subir tous les traitements proposés par *Relife*, alors part intégrante de la société *DNArt* qui produisait les crèches d'insémination artificielle allant changer le monde à tout jamais. J'ai longtemps considéré Aaron comme mon fils, du moins spirituellement. Je ne l'ai pas vu grandir mais il était tout ce pour quoi j'avais œuvré. Imaginez : le premier surhomme, d'à peine quatorze ans, déjà chef

technique d'une des plus puissantes multinationales en bio-ingénierie.

Il m'avait fait miroiter des rêves autrefois impossibles, que j'ai presque honte, aujourd'hui, de mentionner. Mais ces rêves ont été d'une telle puissance ! Rien que pour ceux-ci j'aurais continué à travailler avec lui. C'est ainsi que j'ai conçu la plus grande trahison de l'histoire de l'homme : un virus contraceptif ultra volatil.

Puis vint la Singularité, cette période qui mit l'humanité au pied du mur. Même moi, je ne l'avais pas vu venir.

Mais avant d'entrer dans le détail de cette transition brutale, ce renversement de toutes les lois, il me faut parler du monde d'antan. De cette ruée vers la science du vingt-et-unième siècle, encore plus exacerbée que celle des époques précédentes. De cette forme précoce de *Noun* qu'était Internet.

Et d'Élise...

Tout a commencé sur l'arc lémanique. C'est là que j'ai effectué mes premières recherches, après des études en informatique et en bio-ingénierie. Le littoral avait subi une croissance sans précédent. Il était devenu pour moi une sorte de protubérance à laquelle je n'arrivais plus à m'identifier, tout comme j'avais de la peine, depuis ma cathédrale de sciences, à vivre selon ses mœurs. Je trouvais repoussante cette vie grouillante dont le seul but était la croissance économique et la consommation plus rapide des ressources de la Terre. Pour un petit peu de

bien-être supplémentaire, l'humanité était capable de sacrifier ses générations futures. J'ai encore en tête la description violente que j'en faisais, avec toute ma hargne, ma volonté d'en découdre, de montrer que je valais mieux :

« Cité vorace et étrangère, fourmilière de compétences, buveuse d'espoirs et de rêves, muraille de bras et de jambes, de têtes et de sexes. Dans l'ombre des ruelles vous trouverez les plus galeuses des coquilles, recroquevillées sur les plus grandes des perles. Dans les quartiers aseptisés des nouvelles habitations, il y a les médecins de l'âme et les théoriciens de l'ignorance. Fouillez dans les décombres des égouts pour trouver les déchets des rêves : les seringues utilisées, les vieux dépliants, les médailles enfouies sous la crasse et la vase, les photos des femmes et des amants, les préservatifs des adultères, la pisserie, la merde, le sperme d'une continuation vivante ; ce sont, quelque part, les pages d'un livre de chair. Dans l'air, l'odeur nauséabonde de la pollution : les mégots des vieux fumeurs aux moteurs biaisés, les gommes à peine mastiquées des névrosés. Il y a le goût de la sueur sur les peaux gélatineuses des travailleurs enfermés, des rats de la finance, des requins des lois. Dans les usines et sur les sièges, les ongles, les restes de repas, les cheveux, les poils des informaticiens, des traders, des techniciens, incrustés sous les claviers et dans la poussière des ordinateurs. Au-dessous de la stratosphère planent les pensées corrompues, les espoirs avortés du plus inviolable. Dans le ciel de cette ville, les avions laissent leurs traînées entre les frustrations des habitants. Jamais le soleil n'éclaire : il y a trop de vieux désirs inassouvis. »

Pouvait-on cependant parler de décadence ? Oui, et non. En cinquante ans la vie avait changé. Sa qualité avait certes augmenté, mais les lois s'étaient assouplies, puis renforcées à nouveau, avec davantage de considérations écologiques. L'homme poussait dans toutes les directions. La vie était en ébullition.

Et je brûlais de me battre.

Nous étions trois chercheurs : Élise Oraski, Bastien Favel et moi-même. Trois têtes perdues dans les rêves de grandeur que la science offrait. Nous n'avions pas encore compris que pour chaque hypothèse résolue, dix autres s'ouvraient, projetant l'homme dans un abîme sans fond. Le scientifique, en ce sens, est un éternel insatisfait.

Bastien était de loin l'homme le plus talentueux que je connaissais. C'était un incorruptible fêtard doué d'un cerveau de génie, capable de rester des jours, des nuits, cloué à un ordinateur, à décrypter de l'ADN. Je passais davantage de temps devant mes éprouvettes, à faire des inséminations dans des cellules souches. Élise, quant à elle, étudiait le comportement cellulaire. Mais elle était en réalité bien plus que cela : elle était notre ciment. Sans elle, rien ne serait arrivé. Bastien et moi l'aimions comme jamais. Ce qui exacerbait la tension entre nous, le désir de faire mieux que l'autre. Nous utilisions ces sentiments, que nous jugions secondaires face à la tâche que nous nous étions assignée, pour nous motiver dans nos recherches. Que sont l'amour et l'intelligence, si ce ne sont des outils et des stimulants pour un jeu plus grand, qui est celui du savoir ?

Nous n'étions pas des surhommes. Nous n'avions pas

Noun pour discuter en permanence, ni de mémoire photographique absolue. Nous portions notre savoir avec le poing levé, construisant pierre après pierre l'édifice de nos recherches. Dans de telles circonstances, apprendre à apprendre devient crucial. Et l'on développe ainsi un sentiment décuplé de la qualité de ce que l'on exécute. Instinctivement, on sait lorsque l'on perd du temps. Sans même y penser.

Élise et moi sommes devenus amants peu après la publication de nos recherches.

Nous nous félicitons d'avoir enfin réussi à inséminer de l'ADN artificiel dans un organisme unicellulaire ayant survécu plusieurs jours. Déjà les grands groupes pharmaceutiques mondiaux étaient intéressés. Une toute nouvelle porte s'ouvrait. Nous avions grimpé un échelon sur l'échelle de la reconnaissance scientifique – du pouvoir tel que nous le concevions. C'est à cette époque que Bastien est devenu plus distant, des suites de la relation qu'Élise et moi entretenions. Il avait violé ce principe fondamental que nous avons établi un soir entre deux bières, embrumés d'alcool, et que nous avons résumé en utilisant cette citation du film coréen *Old Boy* : « *Ris. Tout le monde rira avec toi. Pleure. Tu pleureras seul.* »

Bastien s'était mis à pleurer seul.

Élise, Bastien et moi avons fini notre thèse avec brio. Via les accords de soutien financier européens le projet a alors connu un grand essor. Le *Behavioral DNA project*, en partenariat avec le *National Human Genome Research*

Institut américain, a investi la vieille librairie du campus de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne. Je me rappelle des réunions d'été, sous les trous ronds du bâtiment ondulé baigné de soleil. Bastien nous avait alors quitté et avait fondé une petite start-up, *DNArt* – qui devint plus tard une multinationale tentaculaire – dont le but était d'automatiser l'insémination d'ADN dans des cellules souches. Comme Élise et moi, il continuait à pourchasser son rêve. En s'éloignant du milieu universitaire, il a ainsi connu une fortune qui nous faisait, à nous chercheurs, défaut.

Nous n'étions qu'un petit groupe de scientifiques à avoir réellement accès au cœur du projet. La majorité des quelques deux cents cinquante chercheurs travaillant au centre étaient portés sur l'établissement d'algorithmes biologiques pouvant mener à différents traitements. Le cœur du projet ne consistait cependant pas en l'utilisation d'une technologie que nous avons éprouvée pour construire des organismes unicellulaires, mais en l'établissement d'une algorithmique répartie permettant de ne pas limiter les possibilités de *Coding Genetics*, du nom du langage compilé en ADN que nous avons développé, à de simples cellules, mais à des organismes multicellulaires pouvant impliquer des millions de noyaux. Le projet était, à terme, d'être capable de construire des êtres aussi complets que les mammifères.

C'est à cette période et dans le cadre de ces recherches que les premières lacunes concernant les échanges intercellulaires lors du développement physique ont été comblées. C'est aussi à cette époque là que les premières

reconnaisances de patterns globaux dans ces échanges ont été établis. Nos recherches nous ont permis de comprendre qu'il n'existait en réalité qu'un algorithme d'échange intercellulaire génétique, applicable au niveau aussi bien neuronal que musculaire et nerveux. Nous étions tous très excités : l'établissement en code clair de ce comportement génétique permettrait d'établir une connaissance absolue du fonctionnement du génome : comprendre comment la cellule et l'organisme dans son ensemble interprète l'ADN.

Mais le projet stagna longtemps. Élise et moi avons de fréquentes disputes. Nous nous aimions peut-être, mais nos recherches nous obnubilait.

Puis Maggie Dawn est arrivée.

Elle avait le teint pâle, les cheveux en bataille, un sourire à tomber. Elle était petite, avec une voix fluette, mais avait quelque chose de spécial dans le regard, une sorte de lueur captivante, comme des rayons tracteurs. Lorsque l'on plongeait nos yeux dans les siens, il était impossible de s'en défaire. C'était comme tomber dans le puits d'Urd, dans une fonction de continuation d'un programme de représentation intermédiaire, dans le geyser de Strokkur en Islande.

Maggie m'a appris la douleur, le ressentiment.

Elle avait une vision différente des choses, qu'elle disait provenir de quelques gourous rencontrés au milieu de *Black Rock Desert*, au Nevada. Pour elle, l'univers reposait sur une méta-substance première, loin de Dieu et

des hommes, loin du désir et des dimensions ; le monde n'avait d'existence qu'en l'échange brûlant de la conscience, et ne s'exprimait que par la création. Pour elle, la conscience et sa faculté de créer étaient transcendantes, plongées dans une métaphysique où la Qualité précédait toute chose.

Telle était cette méta-substance première : la *Qualité*, qui définit le rapport que l'on a avec ce que l'on juge. Cette Qualité n'est pas présente dans l'objet de notre jugement car dépendante de nos desseins, pas plus qu'en nous-mêmes, car dépendante des propriétés de ce qui est jugé. La Qualité avec un grand « Q » comme la voyait Maggie, ne pouvait être définie, tout en étant présente partout. Je me rappelle qu'elle en parlait avec le regard illuminé, mouillé de larmes, frêle et pourtant si puissante, si convaincante...

Plus que tout elle faisait confiance à son instinct pour juger les problèmes difficiles de ses recherches et trouver des solutions adéquates. Elle faisait confiance à ce jugement sans base empirique, alors que je ne faisais que le remettre en question.

Comme une intégrale que l'on calcule vers une dimension supérieure, Maggie s'était intégrée dans une vision plus générale du monde : seule la création, sous toutes ses formes, importait pour elle, aussi bien matériellement que spirituellement.

Savez-vous ce qu'il y a de plus tragique dans la vie que de ne pas obtenir quelque chose ? L'obtenir. Avec Maggie, Élise et moi avons réussi notre pari. Notre jeune collaboratrice a réussi à établir cet algorithme biologique

universel, et nos supercalculateurs ont pour la première fois généré le code d'une espèce inconnue, sortie de notre imagination.

Si j'ai toujours aimé Élise, je ne peux pas dire ne pas avoir aimé Maggie. Elle, c'était Élise qu'elle aimait. Nous avons fini par faire ménage à trois, un peu comme si, pour nous, l'amour n'était pas exclusif, mais extensif, irradiant.

Maggie m'a appris la douleur – parce qu'elle était meilleure dans ses recherches que moi dans les miennes et parce qu'elle était capable de sentiments plus grands.

Elle m'a appris à souffrir parce qu'elle était plus forte que moi.

J'ai toujours haï que l'on me surpasse.

Mais Élise et moi, en qualité de directeurs du projet, avons décidé de laisser Maggie en dehors du choix difficile qui nous a coûté notre liberté.

À cette époque le projet était financé avec une écrasante majorité par des partenaires industriels, de grands groupes pharmaceutiques, qui avaient un droit de regard sur nos recherches. Pour faire les choses correctement, la découverte de cet algorithme universel aurait dû être breveté, et seuls nos investisseurs auraient ainsi pu l'utiliser. Mais plutôt que de remettre un tel savoir entre les mains de riches entrepreneurs qui se seraient enrichis davantage, nous avons tout rendu public.

Du jour au lendemain.

Comme les *whistleblowers* du début du siècle.

Déflagration sur Nagasaki. Tsunami sur l'Asie du sud-est. Météorites en Russie.

César qui franchit le Rubicon.

3

En vérité, mes frères, pour jouer le jeu des créateurs il faut être une affirmation sainte ; l'esprit à présent veut son propre vouloir ; ayant perdu le monde, il conquiert son propre monde.

Nietzsche, Ainsi Parlait Zarathoustra, 29

— La suite, vous la connaissez.

Christopher se tut. Le procès qui l'avait fait croupir en prison était pour lui plus que douloureux. Il s'était retrouvé du jour au lendemain dans une geôle romande. Puis, lors de l'éclatement de la guerre entre la Chine et l'Occident pour l'exploitation des dernières ressources pétrolières présentes dans les pays du Golfe, il avait été transféré dans un camp en Alaska. Les grands groupes pharmaceutiques, certes désireux de le voir condamné pour avoir ruiné leurs efforts financiers, voulaient cependant garder son talent scientifique sous la main en cas de besoin, et l'instabilité grandissante en Europe les avait poussés à le transférer.

Mais on semblait l'avoir oublié. Les mesures de détention américaines s'étaient fortement renforcées suite à la guerre ; il avait subi un traitement qui l'avait marqué comme un fer chauffé à blanc.

Puis, des années plus tard, on lui avait fait revoir la lumière du jour. Aaron l'avait pris sous son aile – et Aaron, étant le premier surhomme, avait mis l'intégralité de son savoir à la disposition de tous à travers *Noun*. Une fois la surhumanité développée, ce savoir avait été répliqué dans la mémoire photographique de chaque individu, et était conséquemment virtuellement indestructible.

— C'est exact, soupira Anésidora. Mais je ne connais malheureusement pas votre vision des événements, puisque vous ne pouvez pas la partager à travers *Noun*. Je sais également ce qui est arrivé au projet lors de votre captivité. Je sais comment Aaron est né.

Elle marqua une pause. Certes Christopher le savait également – il avait certainement entendu l'histoire maintes et maintes fois –, mais son emprisonnement avait eu une certaine emprise sur sa mémoire. Aujourd'hui, avec l'âge et la dégénérescence des cellules grises de son cerveau – le seul organe qu'on ne pouvait complètement remplacer chez un homme malgré les traitements dont disposait *Relife* –, Christopher avait de la peine à se rappeler certaines choses. Sa dégénérescence suivait le schéma d'Alzheimer : il avait davantage de difficulté à se souvenir des derniers événements, à l'instar de l'acte qui l'avait fait se retrouver là, dans ce centre des Kerguelen. Devait-elle lui rafraîchir la mémoire pour faciliter le

dialogue ?

— Quel sont les souvenirs marquants, pour vous, de cette période ?

Le vieux scientifique avait le regard absent. Son discours l'avait visiblement fatigué.

— C'était un âge d'or...

Sa voix se termina en un long murmure. Anésidora se rendait compte que Christopher ressentait pour ces événements une nostalgie qu'elle-même, malgré son savoir et ses facultés supérieures, avait de la peine à appréhender. Deux impressions transpiraient du vieil homme avec une telle force qu'elles auraient pu être des sentiments surhumains : la hargne de fer qui l'avait fait rechercher, toutes ces années, un absolu que ses contemporains considéraient comme chimérique et impossible, et l'amertume de la gloire passée.

La jeune surfemme sentit soudain la présence d'Heimdall près de son esprit. Le chercheur l'interpella, lui faisant comprendre qu'elle avait laissé ses pensées se disséminer dans *Noun*, et qu'ils étaient nombreux, aux portes de sa perception télépathique, à l'inciter à continuer son enquête à ce sujet auprès de Christopher. Elle se ressaisit et se tourna vers le vieillard.

— Christopher, nous aimerions que vous élaboriez, si cela ne vous dérange pas. Comme je vous l'ai déjà dit, votre savoir est d'une valeur inestimable à nos yeux.

À sa dernière phase le vieux scientifique sortit subitement de sa rêverie.

— Je me rappelle encore la grande réception dans l'université d'Hawaï, les regards des jeunes étudiants, l'air sombre de Bastien, caché dans l'assemblée. Je me rappelle aussi l'adrénaline du discours, la chair chaude des croissants fourrés, croustillants, la douceur aromatique des rouleaux de printemps et le piquant des brochettes de crevettes. Ce fut une apothéose dont j'ai vécu l'écho des années durant, en faisant mes recherches sur le virus contraceptif qu'Aaron m'avait demandé. Ce qu'il m'avait montré me rendait insensible aux alarmes que mes cauchemars me lançaient parfois, insensible aux conséquences de mes nouvelles recherches...

— Vous avez donné à la conscience le pouvoir d'affronter l'univers, ne croyez-vous pas ?

Christopher plongea son regard dans les yeux de la psychologue.

— J'ai lâché un fléau qui a mis fin au règne de la nature. Avez-vous déjà vu une crèche de *DNArt* ? Puisque vous êtes issue de l'une d'elles, vous vous en rappelez sans doute. Ce sont des machines gigantesques, des monstres de métal et de processeurs capables de donner la vie avec une perfection que la matrice humain n'aurait jamais pu égaler. Elles représentent un absolu créateur. Elle *sont* la Singularité : après elles, l'homme n'a plus jamais eu besoin de créer. Quelque part, comme Maggie l'avait fait par sa métaphysique de la Qualité, la vie s'est intégrée vers une dimension supérieure. Les surhommes sont arrivés – vous êtes arrivés. Vous continuez aujourd'hui l'accroissement de la vie : le surpassement sous toutes ses formes, l'épanouissement de la Qualité présente en toute chose, de

par l'échange de la conscience. Il suffit de voir vos nouveaux *surandroids*.

Il se tut un instant avant de reprendre d'une voix plaintive :

— Alors, oui, je crois avoir donné à la conscience le pouvoir de prendre en main son destin. Mais je regrette, au fond de moi, d'avoir mis fin à l'homme – au grand Homme, et à sa condition de mortel qui le poussait à se surpasser, à la grandeur de son tragique destin. Lorsque le feu de la conscience exerce son pouvoir de création, quelque chose disparaît nécessairement en fumée.

— Mais l'humanité est sauvée. Les pensées d'Héraclite, les discours des sophistes, le Tao, le code des samouraïs, La Guerre des Gaules, Chrétien de Troie, Germinal, Shakespeare, Bach, Nietzsche, Martin Eden, les Cadavres Exquis, Picasso, Andy Warhol, Maklemore – pour ne citer que quelques noms tirés du grand chaudron de son histoire – sont tous saufs, pour l'éternité de la surhumanité. Votre passé est le nôtre. Vos espoirs, des pré-images des nôtres. Votre science, une prémisse. Regardez ce que nous faisons aujourd'hui : nous créons des êtres hybrides, entre la perfection biologique que, grâce à vous, nous maîtrisons, et l'informatique quantique dont nous n'avons percé les secrets que peu après la Singularité. Bientôt les surhommes ne seront plus limités dans leurs agissements par leurs corps organiques. Plutôt que de construire des vaisseaux pour la conquête spatiale, nous *deviendrons* les vaisseaux. Lorsque nous aurons enfin percé tous les secrets de l'atome, cette technologie-là, aussi, n'aura plus de limite.

Elle marqua une pause.

— Nous sommes éternels, acheva-t-elle. Nous ne connaissons jamais cette amertume qui est la vôtre.

Christopher émit un rire sec et sans joie.

— Vous vous trompez. Lorsque vous verrez vos créations hybrides s'envoler affronter l'espace et le temps, que penserez-vous ? N'aurez-vous pas autant de nostalgie, même si vous vivrez par procuration à travers *Noun* ? Vous êtes bien placée pour savoir que l'accomplissement personnel est aussi important que le plus grand bien. Non, ce ne sera jamais que l'éternelle histoire de Frankenstein, répétée encore et encore, par d'autres Frankensteins : la créature qui surpasse le créateur.

Il se redressa sur son banc avec le regard d'un homme résigné.

Anésidora s'ouvrit subitement à *Noun*. Elle voulait savoir quels étaient les avis des surhommes écoutant la conversation. Maintenant qu'elle avait mis à nu l'amertume que nourrissait Christopher, elle devait faire attention. Le vieil homme risquait de changer d'avis et refuser de coopérer. Cet âge d'or dont il parlait était pour lui presque aussi douloureux que sa captivité, mais bien plus intéressant. Pendant des années, il avait eu la certitude d'œuvrer pour un monde meilleur dans lequel il aurait sa place. Mais il se rendait compte, aujourd'hui que ses jours étaient comptés, qu'il n'appartenait pas au monde post-singulier.

Ses congénères lui intimèrent la prudence, et elle décida de demander à Christopher de narrer une fois de

plus sa vie après sa libération. Certes, le récit n'apporterait rien de nouveau, mais il aurait le mérite de faire tomber le froid qui s'était établi entre eux et de cheminer doucement jusqu'à l'acte qu'il avait commis.

— Seriez-vous d'accord de raconter cette histoire une fois de plus ?

Christopher soupira, se leva et commença à faire les cent pas. Le gravier qui tapissait le chemin traversant le jardin crissait à chacun de ses pas, rythmant de seconde en seconde le temps qu'il lui restait à vivre avant le saut final, irrévocable, et dont il savait, au fond de lui, avoir plus peur que jamais.

4

Christopher

Exagérez le réel. Tendez-le à l'extrême, au terrible. Car tout ce qui naît de surhumain et de puissant vient d'un passé terrible.

Mathieu Maender, Ab Imo Pectore (inédit), 34

Je me rappelle clairement la réception donnée pour fêter ma libération. Après des années passées en captivité, drogué, à peine nourri, les odeurs aigres-douces du buffet m'avaient fait fondre de joie. Je baignais dans une sorte de transe que ni la combinaison antifriction que je portais, ni ma nouvelle peau couverte de fraîches cicatrices sur mes muscles changés, ne pouvaient atténuer. Je me rappelle les verres de vins d'Epesses, apportés expressément de Suisse, les liquoreux du Niagara, le caviar de la Mer Blanche.

Et, au milieu de cette euphorie, Bastien m'observait. Lui aussi avait vieilli, mais de manière infime. Il souriait, bien que ses yeux fussent scrutateurs. Je lisais dans son

regard un tout autre sentiment.

Je l'avais complimenté sur *Relife*, alors un département de la compagnie qu'il avait fondée, la fameuse *DNArt*. Cette dernière avait repris le projet *Coding Genetics* lorsqu'il s'était effondré. J'avais compris de par son ton qu'il m'en voulait toujours d'avoir été l'amant d'Élise – et plus encore car c'était à cause de moi qu'elle avait été condamnée, à cause de moi qu'on ne l'avait pas retrouvée. Ce furent les dernières paroles que nous échangeâmes.

Je n'ai appris que plus tard, après sa mort, ce que sa vigilance et son regard froid me cachaient. Il n'avait jamais voulu que l'on me cherche. J'appartenais à un passé qu'il ne voulait pas voir renaître ; j'étais un concurrent à sa suprématie au sein de *DNArt*. Ma libération était totalement due à Aaron et à son homme de main, un certain Roger Kasinsk.

Si je suis, quelque part, le père d'Aaron, Maggie en est définitivement la mère. C'est grâce à elle que l'ADN humain a pu être porté à un tel niveau de perfection, rendant possible la télépathie, décuplant les facultés intellectuelles, donnant au corps un équilibre enzymatique sans précédent. C'est elle, encore, qui a lancé l'incubation d'Aaron, dans la première crèche jamais construite.

Ce n'était pas Bastien.

Il est évident qu'aucun des actes d'Aaron n'était commis au hasard. De par ses facultés sur-développées il avait très vite dépassé Maggie dans tous les domaines, se nourrissant de son savoir comme une sangsue. À dix ans il

avait intégré l'équipe de recherche et développement de la compagnie. À quatorze, il était devenu chef technique. Tout le monde l'adulait : il était la preuve que l'objectif lointain des trois jeunes scientifiques que nous étions à l'époque, Élise, Bastien et moi, et qui en avait attiré tant d'autres, n'était pas chimérique.

Sa décision de me chercher et de me ramener au sein du projet était toute réfléchi. Il avait eu le temps de s'imprégner du savoir de sa mère, mais il ne connaissait que peu son père, et avait pour lui de grands desseins. Sachant Bastien plutôt distant vis-à-vis de ses idées, il avait jugé bon de venir me chercher, en montant une opération éclair avec les forces spéciales de la République d'Hawaï, libérée du joug américain après plus de deux siècles d'occupation. C'était à une époque où plus personne ne se souciait de l'Alaska séparatiste.

Et l'âge d'or avait commencé.

Roger Kasinsk était un homme taillé dans du granit, avec un regard métallique, un crâne rasé où traînait sans cesse une oreillette, et un cœur aussi froid que le pôle. Aaron l'avait repêché d'un bidon-ville de Jakarta et lui avait fait subir dieu seul sait quels traitements. Il lui avait également fait oublier son ancien nom.

Son parcours reste peu clair. Après avoir été formé, il était devenu agent de sécurité chez *DNArt*. C'était lui qui avait coordonné ma libération. Il avait ensuite disparu pendant plusieurs mois, avant de faire la une de la gazette locale.

Pour meurtre.

Toutes les archives le concernant avaient été épluchées, mais aucune connexion entre Aaron et lui n'était apparue. Quoique furent leurs liens, ils avaient été soigneusement dissimulés.

Savez-vous pourquoi l'on parla sans cesse d'un meurtre commis par un petit voyou de Jakarta devenu par des moyens obscurs agent de sécurité ?

La réponse est simple : Bastien Favel était la victime.

Le traitement de *Relife* ayant pris fin, j'avais à nouveau le corps d'un homme de trente ans en pleine forme. Maggie et moi avons recommencé à vivre ensemble, dans un appartement luxueux avec une vue imprenable sur la baie de Huilua Pond. Nous avions tout ce que nous voulions, grassement offert par la compagnie : voiture de luxe, hélicoptère, vacances à Aspen, et un voilier en bois de vingt-cinq mètres amarré le long d'une petite digue non loin de la plage.

Mais ce n'était pas tout. La communauté scientifique, enfin sortie de sa léthargie due aux meurtrissures de la guerre, avait recommencé à s'intéresser à notre histoire et à Aaron. Nous étions les scientifiques les plus connus à l'international. Les nouvelles technologies de *DNArt*, presque absentes de l'opinion publique, nous promettaient une vie longue et belle. Après tout, nous avions sous la main la technologie qui allait révolutionner le monde – de ça, au moins, nous étions persuadés. Mais nous ignorions à quel point et avec quelle force nous avions raison. Seule

une personne le savait.

Dans la tête d'Aaron, le renversement de toutes les lois et de l'ordre naturel était une étape nécessaire pour la survie de la vie sur Terre.

Si les crèches forment la Singularité, Aaron en est définitivement le messie.

Marche après marche, Aaron avait construit sa révolution. Sous son égide, Maggie, devenue directrice de la compagnie, avait mis en route la production des dizaines de surhommes de la *génération Alpha*, futurs conquérants du monde. Aaron agissait selon la philosophie qu'elle avait elle-même embrassée à *Black Rock Desert*, au festival *Burning Man* : la création sous toutes ses formes, sans limite, avec l'accroissement de la conscience comme souverain bien, à la fois au niveau de la connaissance, du monde matériel et de l'univers spirituel. Ses idées sautaient des monts du bouddhisme et des Védas pour se plonger dans l'océan de l'amour du prochain avant de surgir pour gratter les glaciers spinozistes ; puis il était capable de se plonger en un éclair un livre sur la physique quantique que sa mémoire photographique assimilait à tout jamais, et dont il clarifiait les équations, les améliorait.

Nous étions tous subjugués. De jour en jour, nous voyions son savoir grandir de manière exponentielle. Des problèmes qui tenaient des chercheurs expérimentés en respect des années durant étaient soudain résolus comme des puzzles d'enfants.

Il ne restait qu'une chose qu'Aaron ne pouvait acquérir : nos propres pensées. Il était toujours dépendant de ses parents : il lui fallait l'expertise que nous avions acquise durant nos années de labeur. Il avait surtout besoin de mon habileté en bactériologie.

Aaron m'avait d'abord laissé vaquer à mes désirs. Il savait que j'avais souffert dans mon âme et dans ma chair. Attendre étant pour lui insignifiant, il agissait sans impatience.

Je me rappelle bien de sa visite, lorsqu'il était finalement venu requérir mes talents. J'étais sur la grande terrasse dominant la baie d'un bleu azur. Un orage se déchargeait au loin, en direction de *Big Island*, rendant l'atmosphère lourde – lourde comme le sens de ses paroles.

Aaron s'était ouvert à moi. Il avait commencé à m'expliquer le monde qu'il avait imaginé, sa perfection. Avant de conquérir l'espace, l'homme devait apprendre à se maîtriser. Il disait avoir inventé des techniques pour donner aux hommes la puissance des surhommes et leur permettre d'accéder à l'immortalité et au savoir absolu, mais qu'il se refusait, pour l'instant, de partager, de peur qu'elles soient mal utilisées et conduisent l'humanité à sa perte. Il lui fallait d'abord capter l'attention de tous et réunir les hommes divisés en un même combat.

Il m'a donc demandé un virus contraceptif extrêmement volatile, possédant une incubation d'environ dix ans, et aux effets irrémédiables. Le but de ce virus,

une fois disséminé, était de faire prendre conscience aux hommes que leurs jours étaient comptés, et de les unir pour la survie. Aaron serait alors sorti de l'ombre avec ses solutions miracles.

Qu'ils étaient beaux, ces rêves ! Cet être, ce Frankenstein que j'avais moi-même créé avait toute ma confiance. Oui, j'aurais suivi Aaron aveuglément jusqu'en enfer même, si l'enfer existait...

Ce travail me demanda quelques années. Chaque jour je me réveillais plus convaincu, et chaque nuit je me rendormais en souffrant milles cauchemars où se mêlaient doutes et ressentiments. N'étais-je pas en train de nous condamner tous ?

Puis le moment clé arriva. Pendant dix années le virus se dissémina sur tous les continents, traversant mers, montagnes et déserts. Le dernier petit homme à naître fut massacré avec son peuple par des fanatiques religieux persuadés qu'il était à la source de la stérilité générale. Partout dans le monde les gens s'accusèrent. Partout des conflits que l'on pensait enterrés depuis des siècles renaquirent sur les tombes de leurs victimes.

Et sur O'ahu, dans ma somptueuse maison, je buvais des bières en regardant les nouvelles, tâchant de me convaincre encore et encore que mon invention était, comme le disait Aaron, pour le plus grand bien.

Une fois de plus la communauté scientifique nous oublia. Les plus grands savants du siècle essayèrent en

vain de trouver un traitement.

DNArt envoya la plupart de ses chercheurs aux quatre coins du monde. Aaron avait décidé d'éloigner les membres du service technique pour faire de la place à la *génération Alpha*, qui grandissait doucement, cachée dans les immenses locaux de la compagnie. Ils modifièrent le code génétique des surhommes pour les générations futures et les crèches produisirent ainsi des individus capables d'atteindre la taille adulte en quelques années seulement. De plus les prémisses télépathiques de *Noun* permettaient à tout nouveau surhomme d'avoir en quelques instants le savoir d'Aaron. Il leur suffisait de quelques jours pour acquérir un tempérament et une sagesse qu'aucun homme n'avait jamais eus.

Et pendant ce temps aucun traitement n'était trouvé. Ce que j'avais imaginé être un transition pacifique et une prise de conscience à l'échelle planétaire n'était que bain de sang et de rage ; l'Union Européenne avait éclaté ; le Texas avait fait sécession ; une nouvelle guerre de Corée était en cours ; en Afrique les différentes populations se déchiraient pour le pouvoir ; le Japon et le Vietnam s'accusaient mutuellement de polluer la Mer de Chine ; la Russie reprenait des territoires en Europe de l'est et chrétiens, chiites et sunnites ne se toléraient à nouveau plus.

Le temps passait... Et Aaron attendait, me réduisant au silence.

Pendant plus d'une décennie cette période, que l'on

nomma par la suite la Singularité, essouffla l'homme. De plus la vie animale elle-même finit par être touchée, produisant des famines, détruisant des écosystèmes.

Lorsque la vie sembla en avoir assez de crier les hommes devinrent léthargiques, penauds. Il ne servait plus à rien de tuer ou d'être tuer : le temps s'en chargeait, irrémédiablement, par pays entier.

Ce fut dans cette post-apocalypse que les surhommes se manifestèrent enfin. Pendant des années ils s'étaient disséminés sur la planète ; leur intelligence et *Noun* leur avaient permis de s'infiltrer à des positions clés d'entreprises et de gouvernements. Aaron n'eut donc plus qu'à faire un discours pour parler de sa révolution. L'humanité essoufflé l'écouta, subjuguée, proposer un choix : soit elle se résolvait à suivre les surhommes et leur laissait le soin d'organiser la planète tout en ayant accès aux traitements de *Relife*, ou elle mourrait bientôt, désœuvrée.

Aaron vint ensuite me voir et prononça sa malédiction avec douceur : les traitements dont il m'avait parlés et qui étaient supposés porter les hommes au niveau des surhommes n'existaient pas et ne pouvaient exister. L'homme était limité par l'imperfection de son système nerveux, à tout jamais...

Il me promit que *Relife* serait là aussi longtemps que nécessaire pour que Maggie et moi ayons une vie pleine et belle, puis s'en fut sans un regard en arrière.

Et je pris conscience d'avoir commis le pire crime de

toute l'histoire de l'humanité : le dernier.

5

Ils accordent tous de l'importance à la mort : mais pour eux la mort n'est pas encore une fête. Les hommes ne savent point encore comment on consacre les plus belles fêtes.

*Nietzsche, Ainsi Parlait
Zarathoustra, 111*

Christopher se tut subitement, le regard plein de larmes, la tête basse. À son côté, Anésidora conversait mentalement avec Heimdall et certains membres de *Relife* tout en guettant son comportement.

— La Post-Singularité doit vous apparaître entre cauchemars et rêves, dit-elle.

— Oui.

Leurs regards s'échangèrent – le regard d'un éminent savant sur le déclin, épris de remords, terni et fatigué par les ans, et celui d'une surfemme, frais et jeune, vivace comme l'intelligence de tout un peuple. Pendant un instant Anésidora se remémora ce que pensait le vieux

chercheur lorsqu'il parlait de la grandeur perdue de l'homme, du tragique de son destin le poussant encore et encore à s'améliorer, jusqu'à mourir, avec son passé miroitant comme un lac de souvenirs entre amertume et satisfaction – et définissant, quelque part, toute une vie. Elle réalisa que pour Christopher l'agencement complexe de la pluralité et du singulier du monde qui était le sien resterait à jamais incompréhensible. Ses réflexions étaient piégées par sa personnalité, par son enveloppe que trop imparfaite, alors qu'elle, aussi jeune qu'elle fut, était une et multiple, à la fois organe vivant d'une conscience commune et entité propre. Elle n'était pas une Frankenstein. Christopher se trompait s'il pensait n'être que le père d'Aaron. Il était bien plus que cela : le créateur d'un être pluriel et plus complexe, virtuellement immortel de part sa perfection biologique et sa décentralisation.

— Aujourd'hui le monde est radicalement différent, souffla Christopher. Vos technologies me sont aussi surprenantes qu'incompréhensibles. Même les dernières inventions de *Relife*...

Sa voix mourut comme le bruissement d'une fontaine qui s'assèche.

— Christopher... ?

Le vieil homme ne répondit pas.

— Christopher, vous mentionnez *Relife* ; parlons-en. Vous rappelez-vous, maintenant, ce qui s'est passé il y a deux mois ?

— Vous voulez dire... Le jour où mon traitement enzymatique a pris fin ?

Elle acquiesça.

— Vous rappelez-vous pour quelle raison ?

— Je... Je me suis énervé.

Soudain, tout lui revint – il était arrivé en retard au centre d'Ushuaïa où il devait recevoir son traitement ; il avait été pris d'une crise d'absence ; il ne s'était soudainement plus rappelé pourquoi il était là ; sa rage l'avait alors submergée, sa rage de ne pas être, lui, l'élu, le survivant, l'éternel, le bienfaiteur, sa rage d'être délaissé des siens, seul dans un univers qui lui échappait totalement alors qu'autrefois il avait été au sommet ; il avait crié, crié pour qu'on lui envoie Aaron, pour qu'il puisse une fois de plus voir sa création en face, la confronter, voir ce qu'il avait produit de plus beau, de plus parfait – Aaron était arrivé, et soudain, soudain, tout avait basculé. Il avait été empli d'instinct meurtrier, de haine ; il voulait réduire sa création à néant, lui faire porter la cause de ses propres souffrances, ses propres limites ; il n'avait plus supporté le regard calme de ce jeune homme qui n'avait pas changé depuis qu'il l'avait retrouvé dans son camp d'Alaska ; il avait attendu qu'Aaron ait le dos tourné, et là, alors que le surhomme ne faisait pas attention à lui, là, comme soudain muni de toute la force d'un homme d'âge mûr, il s'était saisi d'un bistouri qui traînait sur un chariot aseptisé, s'était précipité sur son messie, le surhomme, *son* fils, et l'avait transpercé violemment à la gorge.

Et le surhomme, en face de lui, s'était retourné doucement, le sourire aux lèvres.

Et le père avait tenu le fils dans ses bras alors qu'il mourrait tranquillement, malgré tout l'équilibre enzymatique et la mémoire photographique que la biologie lui avait fourni.

— J'ai...

— Oui. Quels étaient vos motifs ?

— Je ne voulais pas mourir – je voulais être à sa place.

Il fronça les sourcils.

— Je crois... Je crois qu'il m'a laissé faire. Je crois qu'il voulait mourir. Et qu'en mourant, vous faisiez tous l'expérience de la mort.

Anésidora acquiesça.

— Sans cet acte, la surhumanité n'aurait jamais pu être complète.

Postface

La Singularité technologique correspond à un moment clé de l'histoire où la science, échappant au contrôle de l'homme, le surpasse. Cette théorie a premièrement été proposée par Irving John Good, un mathématicien britannique connu pour avoir travaillé avec Alan Turing à Bletchley Park. D'un point de vue fictionnel elle permet de nombreuses réflexions sur un monde radicalement changé par la technologie, aussi bien sur le plan social que philosophique ou culturel.

Cette nouvelle revisite le thème de la Singularité en l'appliquant aux sciences du vivant, ce qui permet certains parallélismes intéressants avec la philosophie nietzschéenne – surtout via la figure du Surhomme –, à laquelle j'ai jugé bon de mêler la Métaphysique de la Qualité de Robert M. Pirsig, ainsi que la Sémantique Générale développée par Alfred Korzybski, ici que très brièvement explorée. De par sa forme, cette nouvelle ne se veut pas une exposition objective de la combinaison de ces différents sujets, mais plutôt une esquisse.

Ainsi, la *Métaphysique de la Qualité* que suit Maggie se base sur l'observation que rien ne peut définir la Qualité – elle existe entre l'échange du sujet et de l'objet, et relève

en ceci de la métaphysique. Pour Robert M. Pirsig le rapport que l'on a avec la Qualité est perfectible. Un exemple donné dans *Zen and the Art of the Motorcycle Maintenance* est celui d'un mécanicien, très compétent mais non désireux de faire son travail : les réparations qu'il effectuera ne vaudront pas celles faites par un néophyte amoureux de sa moto. Il lui faut être en *phase* avec chacune des parties du véhicule – c'est ce que l'auteur appelle en anglais *Gumption*. La perception de la Qualité repose sur l'instinct, puisque celle-ci ne saurait être définie par l'intellect. Plus que tout, cet *instinct de la Qualité* définit le rapport que l'on a avec le monde, car la Qualité est présente partout – dans tout ce qui peut être jugé ou peut juger. Nietzsche disait :

« Si rien ne nous est donné comme réel sauf notre monde d'appétits et de passions, si nous ne pouvons descendre ni monter vers aucune autre réalité que celle de nos instincts – n'est-il pas permis de nous demander si ce donné ne *suffit* pas à comprendre le monde ? »¹

On peut ainsi rapprocher les passions de Nietzsche avec la Qualité de Pirsig. C'est en phase avec nos instincts et donc en accord avec la Qualité que l'on exprime mieux notre puissance – La Volonté de Puissance ne peut s'exprimer qu'avec un sens aigu de la Qualité.

Cette idée, reprise ensuite par Aaron, est poussée plus loin encore. Pour lui, la conscience est au centre du monde : elle seule a le pouvoir de créer – et en créant est capable d'appréhender davantage l'univers. Aaron est virtuellement immortel : il ne peut exister de dieu qu'il ne

1 Nietzsche, *par-delà bien et mal*, 36

puisse espérer égaler. Ainsi, la définition de dieu même perd son sens. Le nihilisme est pour lui également insatisfaisant : s'il n'existe pas de « principe créateur », alors le mystère de l'existence ne pourra jamais être totalement percé, ce qui contredit l'immortalité et la toute puissance des surhommes.

La conscience, en revanche, offre une solution intéressante. Elle est immanente : l'homme en est doué. En l'utilisant, il est capable de créer, de construire, de *penser*. De plus la conscience n'existe pas en tant qu'objet. Elle ne correspond à aucune partie du cerveau humain, mais bien plutôt à un échange permanent entre le *moi* et l'univers ; une sorte de synergie au sein de laquelle tout se mêle – et d'où émergent des formes nouvelles. Pour Aaron, cette philosophie est d'autant plus indiquée qu'elle suit le schéma de la Théorie du Chaos et de la thermodynamique, qui stipulent que d'un désordre maximal peut émerger des structures ordonnées, donnant ainsi naissance à des constructions totalement aléatoires et échappant à tout modèle déterminé. La conscience serait une forme de chaos dirigé, *catalysé* par l'identité de l'individu, et d'où serait issu le libre arbitre.

Puisque la conscience n'a pas d'appartenance physique propre, on peut de plus imaginer que celle-ci n'est pas restreinte à l'homme, mais que de toute entité, de toute machine ou de tout système suffisamment complexes peut émerger une conscience. Il s'agit là d'un thème maintes fois exploité par la science-fiction.

Pour Aaron la notion même de devenir – littéralement « *le changement en tant que changement, c'est à dire en tant*

que passage d'un état à un autre état »² – qui sous-entend une notion d'être dans le futur, perd en importance. Se retourner et dire « voilà ce que j'ai accompli et qui définit ce que je suis devenu » est pour lui un acte superflu, puisqu'il est capable de métamorphoser sa définition de lui-même éternellement, grâce à son immortalité. Nietzsche dit dans le préface du *Crépuscule des Idoles* lorsqu'il parle du renversement de toutes les valeurs que « l'excès de force prouve seule la force ». Pour Aaron, seule la démonstration de force prouve la force : c'est en manifestant constamment sa puissance que l'on prouve qu'elle existe. Le passé, l'état ne le prouvent en revanche pas. Le fait de devenir est donc superflu : il n'existe que la volonté et la puissance qu'elle apporte.

Christopher et Anésidora mettent cependant à jour un point crucial et qui forme un paradoxe : si l'identité de l'individu catalyse le chaos de la conscience, alors le surhomme, pour créer, a besoin de se définir lui-même. C'est ce qui lie le surhomme à l'homme : les surhommes ne sont en effet absolus que dans la durée et dans le monde qu'ils se créent. Ils peuvent certes se fondre entièrement en *Noun*, mais *Noun*, sorte de panoptique inversé, est construit par les surhommes.

En ce sens ils ne sont pas encore absolus : l'univers lui-même leur échappe, et par opposition, par soucis de création, ils ne peuvent laisser tomber le langage et leur propre identité – identité qui leur permet d'appréhender la Qualité et d'exprimer leur volonté. Si les surhommes

2 André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 224

étaient absolus dans toutes dimensions, ils *seraient* la Qualité et l'univers – et la Volonté de Puissance n'aurait plus de raison d'être, pas plus que l'identité ou la construction du langage.

Les surhommes ne sont que trop humains.

Bibliographie

Zen and the Art of the Motorcycle Maintenance : an Inquiry Into Values, édition 25^e anniversaire (2008), Robert M. Pirsig, Harper Perennial (HarperCollins).

Le monde de la philosophie, 7 : Ainsi parlait Zarathoustra ; Crépuscule des idoles ; Ecce homo, première édition (2008), Friedrich Nietzsche, Flammarion.

Selections from Science and Sanity : An introduction to Non-Aristotelian Systems and General Semantics, seconde édition (2010), Alfred Korzybski, Institute of General Semantics.

Nietzsche, treizième édition (2005), Gilles Deleuze, PUF.

Speculations Concerning the First Ultraintelligent Machine, édition 1999, Irving John Good, Trinity College, Oxford, England and Atlas Computer Laboratory, Chilton, Berkshire, England, <http://le-cretin-transnational.ch/go/ultramac>.

Vocabulaire technique et critique de la philosophie, dixième édition (2010), André Lalande, PUF.

Articles de Wikipédia (consultés en 2013 et 2014) :

- Volonté de Puissance :
<http://le-cretin-transnational.ch/go/volpuiss>
- Singularité technologique :
<http://le-cretin-transnational.ch/go/singtech>